

Récit 1 :

En Avril. J'irai dans le jardin, je ramasserai les fleurs des orangers, je le mettrai dans mon café, ça rendra moins amer le printemps.

Elle ne voulait pas ouvrir les volets, c'en était fait de ce printemps, il serait noir, il serait tout ce que vous voudrez, mais pas printemps. Elle ne voulait plus parler, elle ne voulait manger que du sel, noyer le peu qui restait pour moi, elle se plaisait à me contredire. A chaque repas, elle retombait en enfance, en innocence, et je devenais son gardien. Il fallait dire non, mais où trouver cette énergie du NON face à un être qui s'en va.

Elle partait drapée de noir, elle partait avec les couleurs de ces jours heureux, elle faisait mine de ne pas comprendre, et je fumais mon chagrin derrière la porte non verrouillée de ces toilettes. Elle me cachait son manque d'air, et je ne pouvais ni ouvrir la fenêtre, ni aérer cet espace confiné.

En ce temps là, je fréquentais un petit lycée, je mangeais le matin des prunes acides, car c'était le printemps, la vie reprenait le dessus sauvagement, et j'étais amoureuse de ces matins-là, de ce temps où je trouvais à côté de ma tasse de petit-déjeuner des vraies fleurs venues des orangers, elle disait qu'il fallait les prendre pour parfumer le café, que ça donnait la santé et la bonne humeur. En ce temps-là, ils étaient tous les deux là, personne ne manquait à l'appel, Si bien sur !!! Les enfants, pardon les enfants, je ne vous en veux pas. Il fallait grandir, il fallait bien manger, il fallait bien dormir, savoir être digne d'eux.

Ceux qui manquent à l'appel aujourd'hui, ceux qui plus jamais n'ouvriront la porte, me reviennent, ils viennent et titillent cette croûte qui suinte, ils s'agrippent à moi et me demandent un peu d'air. Mais je manque d'air et ne le trouve que quand j'ouvre la porte de ces deux chambres, nous sommes riches de toutes ces chambres, vous en aviez fait tellement qu'on pourrait loger un bataillon, et chaque fois, c'est le même pincement au cœur, c'est le même défi à relever. Continuer, mais où trouver l'âme des étoiles qui nous ont pas donné le temps de les aimer, le temps de les retenir. On me dit avec grâce, on ne retient pas les êtres chers, on ne négocie pas avec les départs, le train doit partir et nul ne doit s'opposer à son heure. Ainsi va le vent de la vie

Comment se dit-on abandonné quand nous avons reçu tant d'amour et de courage, tant de présence et d'acceptation. Le jour où tu as été arrachée à la poésie de ce monde, j'ai pleuré avec toi, je t'ai lovée dans mes bras à ton insu, tu ne savais pas ma fille ce que j'ai éprouvé comme chagrin. Face à cette terre tant-aimée, j'ai encore dû dire oui, oui à cette nouvelle terre qui m'a happé les joies de l'amour, qui m'a volée ma jeunesse. Je me suis agrippée à toi et je n'ai pas voulu voir tes larmes, d'ailleurs avais-tu l'énergie de pleurer de nouveau, les départs sont devenus ta science et tu serrais les dents chaque fois qu'un de tes enfants voulait s'envoler. Merci pour ce destin auquel tu n'étais pas opposée, merci pour ces êtres partis si loin, et qui sont si proches. Les fleurs ont envahi ton lieu et les roses blanches que les petits enfants se sont amusés à ramasser dans le jardin étaient autant d'épines dans mon cœur. Elles me ramenaient à ces temps bénis, le temps où j'étais à vous deux l'enfant chéri de dix sept ans.

Comment grandir face à la fulgurance de ce printemps ? comment revenir dans cette terre avec autant de valises ? Ou vider son estomac dans l'avion comme la première fois.

Je m'aligne à ce nous, et je te demande pardon, pardon de n'avoir pu être là, pardon la terre qui ensevelit les êtres et qui laissent les vivants nus et sans couverture. Le téléphone a cessé de fonctionner, et c'est tant mieux, le mettre sous scellé comme cette douleur que je cuve comme un ivrogne qui a bu trop de mauvais vin. L'air a manqué dans cette rue, pourtant, tout sentait bon, tout était là, et nous n'étions pas tous là, car tu ne voulais pas tant de faste, tant de présence, ça faisait trop pour le peu d'air qui restait dans la pièce. Alors, je me cachais le temps que chacun de te dise son amour, je m'enfuyais le temps que chacun te cajole. Je ne voulais pas voir, je ne voulais pas te dire vaincue, tu étais née pour vaincre et non pour être vaincue.

Tu as cédé le gouvernail à tes orphelins et les blouses qui devaient te rendre à nous n'avaient que ce mot à la bouche, départ orphelin, tu me lègues cette légion de mots, cette énigme qu'était ton corps, cet air qui se refusait à passer. Alors peut-être qu'un jour ils trouveront une cause, ils diront un remède à ce manque d'air. J'en viens à maudire les fourneaux, à haïr cette terre, c'est ce sol que tu as tant aimé qui t'a fait si mal, il t'a causé tant de douleur que les mots ne sont pas assez riches pour te guérir.

Nul ne savait mieux que toi la souffrance de ceux qui manquent, alors tu déployais une générosité à te faire passer pour une idiote, et pourtant ce n'était point de l'idiotie, c'était de l'amour, c'était de la compassion face à l'humain chagrin, je m'incline et je te dis, j'ai toujours suivi ton chemin, et je le poursuivrai. Chaque fois que l'oubli viendrait à t'ensevelir, je le ferai taire. Je retournerai dans ta terre pour te faire naître de nouveau, pour te revoir dans toute cette beauté.

Je n'ai pas compris, je n'ai pas voulu voir, il fallait figurer pour ne pas choquer, il fallait mettre un masque et saigner d'un vrai ulcère pour ne pas tout dévaster, j'ai pris ce masque comme tu me l'as demandé, mais aujourd'hui, loin de ton paradis je peux ouvrir les portes à mon chagrin, je peux hurler et me plaindre de n'être plus l'enfant de personne.

Je devenais autre à mon insu, et la solitude qui me guettait de nouveau était mon pire cauchemar. J'avais appris dans le temps du millénaire à vivre avec les êtres partis, il a fallu dix ans pour réapprendre à sourire, et la flèche s'est de nouveau posée sur mon âme. Cette âme qui s'est nourrie de ta bonté ne sait plus comment se lever le matin, elle n'arrive pas à s'accorder aux joies des autres, ni à leurs peines. Rends moi un peu de ta bonté pour ne pas tout jeter et me laisser un peu à ce monde.

Je logerai les maladies orphelines et les orphelins dans mon cœur et j'érigerai une capitale pour les endeuillés, pour les enfants qui viendraient jouer à la marelle.

J'irai dans le jardin, je ramasserai les fleurs des orangers, je le mettrai dans mon café en avril, ça rendra moins amer le printemps. Je partagerai mon café avec les enfants, et je leur narrerai le récit infini des êtres qui partent, des avions, des rouleaux-compresseurs, des terres qui abîment les regards, qui nous font ressembler à des éclopés.